**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation

**Band:** 42 (1913)

**Heft:** 15

**Artikel:** Qu'est-ce que lire?

**Autor:** Dévaud, E.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-1041356

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

XLIIme ANNÉE. N° 15. 1er OCTOBRE 1913.

# Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : **3 fr.** — Pour l'étranger : **4 fr.** — Prix du numéro : **20 ct.**
Prix des annonces : **15 ct.** la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. le Dr Julien Favre,** *professeur à l'Ecole normale,* **Hauterive-Posieux.**

Pour les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg,* et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'*Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.*

**SOMMAIRE.** — *Qu'est-ce que lire ? — Premiers mois d'enseignement (suite et fin.) — Rapport. — Conférence générale du corps enseignant du VIIme arrondissement. — Echos de la presse. — Bibliographies. — Chronique scolaire. — Avis.*

## QU'EST-CE QUE LIRE ? [1]

A la question : « Pourquoi aller à l'école ? », les gens répondent inévitablement : « Pour apprendre à lire et à écrire ». De fait, depuis qu'il existe des écoles, on y apprend à lire. On pourrait dire même que les écoles n'ont été inventées que lorsque l'écriture, et, par corrélation, la lecture ont été inventées. Lire ? Pourquoi lire ? Et quel

[1] Dans le présent numéro du *Bulletin,* je rends compte du remarquable ouvrage intitulé *La lecture intelligente à l'Ecole primaire,* que notre distingué collaborateur, M. le Dr Eugène Dévaud, professeur à l'Université, va faire paraître incessamment. L'auteur a bien voulu me permettre de détacher les intéressantes pages qui suivent et qui donnent une idée de la grande valeur du volume. Les lecteurs du *Bulletin* seront heureux d'en prendre connaissance. (Note du rédacteur.)

service attend-on de la lecture ? service éminent, certes, puisque, de fait, dès qu'une lueur de civilisation paraît dans une contrée, des écoles s'ouvrent où l'on apprend à lire.

Par l'éducation du langage, dans sa famille, l'enfant apprend à s'exprimer, et aussi à comprendre les autres quand ils s'expriment. Mais des conditions étroites et strictes doivent se réaliser pour que les hommes s'expriment et se comprennent efficacement les uns les autres au moyen du langage. Les interlocuteurs doivent se trouver à proximité ou tout au moins dans le cercle où porte la voix. A mesure que l'un d'eux s'éloigne, la conversation devient de plus en plus difficile, puis totalement impossible. Le geste peut suppléer alors à l'impuissance de la voix, mais combien imparfaitement !

Il en résulte un singulier rétrécissement de notre commerce avec nos semblables. Il nous est impossible d'entendre nos contemporains dès qu'ils ne se trouvent plus dans notre voisinage immédiat. Et ceux de nos morts, dont les enseignements pourraient nous être précieux, demeurent éternellement muets pour nous.

Or, de tout temps, l'homme s'est efforcé de briser le cercle de silence qui l'enserre. Sa patiente ténacité est parvenue à vaincre l'obstacle qui paraissait s'opposer insurmontablement à toute conversation lointaine : l'éloignement dans l'espace et dans le temps. Il a imaginé de fixer dans des signes conventionnels l'expression de ses idées, de ses sentiments, de ses désirs, de ses amours et de ses haines. Grâce à ces signes, qui sont les lettres, sa propre vie intérieure, et la répercussion de sa vie intérieure sur sa vie extérieure, a été, pour ainsi dire, matérialisée, rendue durable et portative. Il a communiqué avec ses contemporains au delà de l'espace où portait sa voix; il a pu entendre, par delà la tombe et le temps, les enseignements de ses morts.

Dès les origines de l'humanité, le langage a servi de lien entre les générations adultes et les générations à venir. L'homme inquiet d'oublier, l'homme inquiet surtout de transmettre à l'avenir les acquisitions du passé, a d'abord confié par la parole aux enfants et aux enfants des enfants les traditions religieuses et sociales, les règles de conduite et les principes des arts et des métiers. Les conversations, les chants, les proverbes, les dictons rythmés on non, constituaient le mode de transmission des premiers enseignements, issus immédiatement des nécessités familiales et sociales, toute

l'introduction aux biens de l'intelligence et du cœur que la génération qui vit, qui agit, a pour mission de passer à la génération qui monte et tend à la remplacer.

Mais ce n'est guère que lorsque l'écriture eût été inventée et que la pensée eût pu être arrêtée et fixée sur une matière résistante, la brique d'Assyrie ou le papyrus d'Egypte, qu'elle se fût multipliée et répandue par la copie, que la langue et son contenu, la pensée, sont devenus vraiment des objets d'enseignement scolaire, d'enseignement social.

Faire retrouver le sens sous les signes, l'idée sous l'écriture, voilà tout l'essentiel de l'art d'apprendre à lire.

La correspondance du signe à la signification et de la pensée au signe, c'est le but premier de la leçon traditionnelle de lecture et d'écriture. Depuis, les gens d'école ont pu assigner à l'enseignement de la lecture d'autres fins, excellentes sans doute ; mais c'est la fin essentielle et primordiale que nous essayerons tout d'abord d'atteindre.

La langue s'apprend dans le milieu familial. La nature y a pourvu. Elle a donné à la mère et à l'enfant la capacité de se comprendre mutuellement sans qu'ils aient besoin des conseils des pédagogues. La lecture est déjà un produit de l'art et de la civilisation, qui nécessite une éducation spéciale. Aussi, afin que nul enfant ne l'ignore, car la connaissance de la lecture est devenue, chez tous les peuples quelque peu cultivés, de première nécessité, partout des écoles ont été crées pour l'apprendre. Et les gens du peuple ont raison de croire que l'école a failli à sa mission sociale si, en en sortant, les élèves ne savent pas lire, écrire et compter.

Celui qui ne sait pas lire demeure, à l'heure présente, en dehors de la vie civilisée. La connaissance préalable de la lecture se place à la base de toute étude, de toute formation ultérieures, puisque la lettre imprimée sert actuellement de véhicule presque unique à la pensée. L'importance de l'art de lire augmente à mesure que la civilisation se développe en étendue et en profondeur. Plus un peuple confie de richesses de pensée et de sentiment à sa littérature, plus le jeune homme qui veut se renseigner sur ce que pensent et sentent les maîtres d'hier et d'aujourd'hui doit lire et mieux il doit lire. Plus l'industrie multiplie ses produits et le commerce ses débouchés, plus la lutte pour la vie et la résistance à la concurrence deviennent difficiles et âpres, plus il est nécessaire au négoce d'étendre ses relations et le cercle de ses affaires, donc d'écrire et de lire. Plus enfin croît le pouvoir de l'opinion et la démocra-

tisation de la vie publique, plus aussi croît pour chaque citoyen la nécessité de se rendre compte de ce qu'on lui dit, de ce que disent pour lui ses représentants, donc de lire et de bien comprendre ce qu'il lit. Il n'est personne qui puisse vivre normalement et pleinement sa vie sociale et civique, dans la cité contemporaine, s'il en est réduit, pour communiquer avec ses semblables, aux impressions immédiates de ses sens et à l'expression orale. Aussi bien, chaque paysan, chaque ouvrier, possède son journal, et le plus pauvre des hommes tâche d'avoir le sien, comme le plus occupé. Le bien et le mal ne peuvent s'effectuer, à l'heure actuelle, sans un imprimé quelconque. Et l'ermite dans sa forêt, s'il en est encore, la religieuse dans son cloître, ont eux-mêmes besoin de lire pour nourrir leur vie intérieure.

Il faut donc lire et apprendre à lire. Mais lire signifie comprendre la pensée confiée aux signes écrits, et en profiter pour acquérir le savoir utile à son métier, à ses affaires, à sa vie de l'esprit. Le but de l'éducation de la lecture peut donc être formulé : l'acte d'amener l'élève à comprendre ce qu'il lit d'abord, et ensuite à en profiter. Il faut lui apprendre à comprendre et à profiter, — à comprendre, pour en profiter, la pensée enfermée sous les signes. L'école doit le mettre à même de se servir, sa vie durant, du noble art de lire, pour parfaire sa formation personnelle ou pour développer son activité professionnelle. Elle doit donc le mettre à même de trouver le sens sous les mots écrits, de réfléchir sur ce sens, de se l'assimiler.

Ici, comme dans toutes les branches scolaires, le maître doit apprendre à l'enfant à apprendre ; il doit, comme en toute l'œuvre d'éducation, travailler à se rendre inutile. L'élève, quand il quitte l'école, doit pouvoir comprendre le texte d'un livre approprié à son degré de culture, en juger le contenu et se l'assimiler, et cela de lui-même, de sa propre initiative. Amener l'écolier à la possession sûre de cette capacité de comprendre et de profiter s'appelle proprement lui apprendre à lire.

Ce n'est pas tout. Les hommes n'ont pas seulement exigé du livre de les mettre en communication avec les idées des penseurs vivants ou morts, de leur permettre d'étendre leur activité professionnelle ou leur action civique ; ils lui ont demandé une jouissance, un plaisir. Ils aspirent à se laisser « impressionner » par l'expression des idées et des sentiments des autres ; ils souhaitent revivre la vie des autres, pour échapper un moment à l'emprise lassante de leur propre vie ; ils quittent un instant la réalité brutale et les tracas immé-

diats pour s'évader dans le monde irréel créé par l'écrivain, pour communier avec des sentiments, des émotions, des passions qui ne sont point les leurs. Ils veulent jouir, dans leurs lectures. Il faut donc apprendre à l'élève à jouir aussi, sainement, de sa lecture.

On lit pour comprendre; on lit pour profiter; on lit pour jouir. Apprendre à lire, c'est amener l'écolier, par des exercices appropriés, à pouvoir, une fois laissé à lui-même, comprendre le sens de l'écrit qu'il déchiffre, à en faire profiter sa vie personnelle, à en jouir. E. DÉVAUD.

## PREMIERS MOIS D'ENSEIGNEMENT

*Rêve et réalité*

(Suite et fin.)

Ici, comme partout ailleurs, il importe que le maître se fasse une idée claire du but qu'il doit atteindre; sinon il se trompera dans le choix des moyens. Eh! bien, ce but idéal est qu'à tous les instants de la classe toutes les divisions et autant que possible tous les élèves de chaque division soient occupés utilement.

Si l'on s'éloigne de ce principe, on suit une mauvaise voie. Comment arriver à cela? Il faut le demander aux « habitués » de la méthode; pour nous, nous cherchons. C'est une affaire de tact, d'expérience, de labeur. Le désir profond de faire toujours mieux, la jouissance intime que procurent un travail opiniâtre et ardu et l'espoir de la réussite sont souvent les seuls stimulants à la persévérance du maître. Tous les traités pédagogiques consacrent à l'étude de cette question un certain nombre de pages; elle reste une grande difficulté, car les caractères particuliers de genre de vie propres à chaque endroit, la portée intellectuelle et les besoins du milieu forcent les pédagogues à limiter les résultats que l'étude et l'expérience leur ont dictés à des règles trop vagues pour qu'elles puissent être un vrai mentor pour le jeune maître. L'abbé Horner, dans son *Guide de l'instituteur,* donne des principes généraux assez facilement applicables à nos écoles, encore qu'ils se bornent à de larges conclusions.

Comme vous le voyez, la part active de l'instituteur reste très importante. L'on peut dire avec raison : C'est le maître qui